

« Romance in Marseille » retrouve son port d'attache

Renaud Boukh évoque les origines de ce roman exhumé qui sort le 4 juin et le parcours de Claude McKay, écrivain insolemment poétique ayant trouvé sur les quais de la cité un ancrage littéraire et humain.

PHILIPPE AMSELLEM /
MARSEILLE /
25/05/2021 | 07H15



Renaud Boukh d'Héliotropismes. Et Claude McKay dans les années 20 à l'Estaque. PHOTOS P.A et James Weldon Johnson Memorial Collection from Yale Collection of American Literature, Beinecke Rare Book and Manuscript Library

Roman achevé en 1933, que certains croyaient disparu ou mythique, Romance in Marseille a été sauvé des flots de l'Histoire par Armando Coxe, qui ausculte l'œuvre de Claude McKay depuis 20 ans, ainsi que Renaud Boukh, fondateur de la maison d'édition dédiée aux récits de la marge, Héliotropismes. Une ténacité due à la fascination qu'ils portent à cet auteur afro-américain – agitateur du Harlem Renaissance, mouvement culturel préfigurateur de la Négritude – qui jeta l'ancre à Marseille en 1927. Plus particulièrement dans la Fosse, ces quartiers interlopes du port réunissant « un prolétariat pittoresque venu des eaux lointaines », comme il l'écrivait dans Banjo (1929). 4 ans après, il arpente le genre du roman avec Romance in Marseille, prenant pour point de départ Lafala, passager nigérian embarquant clandestinement sur un bateau de la compagnie Fabre, amputé de ses jambes entre Marseille et New York.

La Marseillaise : Quelle est la genèse éditoriale de ce roman ?

Renaud Boukh : Armando Coxe a découvert le roman disparu, dont les spécialistes parlaient comme une sorte de mythe. Et lui le découvre par hasard au Royaume-Uni. Un professeur de littérature qui a connu l'agent de McKay lui a dit qu'il avait un tapuscrit et a ensuite donné une version à Armando. Sauf que le tapuscrit en anglais n'était pas publié. Armando a alors essayé de contacter des éditeurs à Marseille qui ont tous refusé. Quant à moi, je suis arrivé en 2016, je travaillais pour L'atinoir à l'époque. Quand j'ai monté ma maison d'édition liée aux récits de la marge, il est venu me le proposer en 2017. Cela a été très long car il a fallu authentifier le texte et en faire la traduction. On a retrouvé dans ses archives une autre version tapuscrite. Armando en a retrouvé une autre sur microfilm à New York, puis un tapuscrit à Yale. En fouillant, on a aussi peut-être trouvé les deux seules photos de McKay à Marseille. À l'Estaque, à Corbières où il aimait bien se baigner, ce qu'il raconte dans son autobiographie *Un sacré bout de chemin*. *Romance in Marseille* est un texte différent de *Banjo*, c'est un vrai roman avec un début et une fin, alors que *Banjo* est une chronique.

Qu'est-ce qui les différencie selon vous ?

R.B. : *Romance in Marseille* est un ouvrage beaucoup moins référentiel, le nom des rues apparaît peu. C'est peut-être dû au fait qu'il écrit ce livre 4 ans après *Banjo* et qu'il est à Tanger. Il y a du coup des choses qui se mélangent dans l'identité diasporique. Marseille est sa première expérience africaine, il le dit. Entre les deux, son écriture a aussi beaucoup évolué. Il tend à une esthétique plus contemporaine, écrit un vrai roman d'un point A à un point B.

« Romance in Marseille » est un roman inspiré de faits réels...

R.B. : L'auteur lui-même est intervenu et met en cause la compagnie Fabre. Un passager nigérian embarque clandestinement sur l'un de leurs bateaux. Il est découvert et placé dans un placard à eau pour refroidir les moteurs. Ses jambes gèlent et sont amputées. On le débarque à Marseille. Claude McKay vient alors de publier *Home to Harlem*, a un peu d'argent et une petite renommée littéraire. Il va voir la compagnie Fabre pour les menacer à demi-mot de faire quelque chose de cette histoire. Et, contre toute attente, Fabre fait marche arrière. Ce personnage existe, c'est Étienne St Dominique, mais pas vraiment un double littéraire de McKay. C'est un mélange avec Lamine Senghor, syndicaliste sénégalais ayant vécu à Marseille, que l'auteur a rencontré à la Maison des Gens de Mer qui apparaît aussi dans le livre.

D'où provient le sentiment d'appartenance de Claude McKay à Marseille ?

R.B. : Au-delà des termes d'exil ou de voyage, c'est l'errance qui le caractérise. Il est un peu dans l'attente de savoir où il va, comme les personnages qu'il décrit. Parfois il subit plus que ce qu'il ne décide. Ce qui lui plaît à Marseille, c'est l'attrait de la mer. Dans *Banjo*, il dit que le véritable attrait de la mer se trouve au-delà de la mer, dans le port d'attache. Cela le renvoie directement à Harlem, Marseille et Tanger sont des étapes clefs de sa vie. À Londres et Moscou, il a fait la rencontre d'un monde blanc d'extrême gauche qui le séduit dans un premier temps, puis avec lequel il prend ses distances car il se rend compte que les préjugés envers les Noirs y sont aussi enracinés. À Marseille, Tanger et Harlem en revanche, il rencontre des gens qui lui présentent une intersection entre nation et culture. Il y a aussi l'atmosphère foisonnante des ouvriers, des déplacés, des dockers. McKay travaille lui-même sur le port, séduit par la conscience politique de certains syndicalistes. Il y a à la fois un sentiment d'appartenance et de déracinement. À Marseille, on se sent un peu bougé. J'ai lu quelque part que c'est un port où chacun peut se réinventer une histoire.

Le batteur Don Moye confiait récemment s'être installé à Marseille après avoir lu « Banjo ». Comment expliquer la puissance de la plume de McKay ?

R.B. : Pour ma part, ma porte d'entrée sur l'auteur a été *Un sacré bout de chemin*. Il y a un chapitre qui évoque son parcours ici, dans la Fosse, autour du Port. Claude McKay est à mes yeux le premier le premier qui a évoqué la Fosse de manière totalement humaine. Il y a peu d'historiographie sur ce quartier. On trouve beaucoup de documents qui parlent de la notion de groupes sociaux, ou pas, comme les Italiens, les Corses ou les prostituées. Mais jamais d'individus. Ce que McKay a réussi à faire avec la littérature, parler de gens, de musique, personne ne l'a fait dans l'historiographie. C'est un libre-penseur qui décrit des marges, que personne n'avait abordées jusque-là.

Dans « Romance in Marseille », il dépeint aussi l'homosexualité. C'était quelque chose de nouveau pour l'époque ?

R.B. : McKay était bisexuel. On le sent très fort dans son autobiographie lorsqu'il décrit les corps masculins, ses amitiés proches avec un petit voleur. Ce qui m'a frappé dans *Romance in Marseille*, c'est son côté sensuel, la vitalité du corps, ses descriptions de Lafala notamment, presque charnelles, mystiques. Aucun point de jugement n'est émis à aucun moment. Tout est décrit de manière douce. Même s'il y a parfois de la moquerie, elle sera bon enfant. Pour l'époque, c'est un niveau de description jamais atteint. Pareil pour le personnage Fleur noire, qui a une compagne et un mépris total des hommes vulgaires du port. À cette époque, on avait déjà peu parlé des noirs dans la Fosse. Parler du coup des homosexuels et lesbiennes, non je ne crois pas que cela ait été alors fait.

Claude McKay a aussi une plume très évocatrice...

R.B. : C'est le côté chroniqueur qui prime chez lui. On sent qu'il est passé par la sensibilité de la poésie, mais aussi par la précision de la chronique et du monde journalistique. C'est un romancier sur le tard : il publie son premier, *Home to Harlem* en 26-27, alors qu'il est à Marseille. À cette époque, il a déjà publié pas mal de poésies, bourlingué comme journaliste au Royaume-Uni, en Europe. Il décrit une réalité qui semble parfois trop crue à certains penseurs, notamment de Harlem Renaissance, qui le critiquent quand il parle des bas-fonds de Harlem. Mais à la fois, il fait ce que personne n'a fait jusque-là et parle d'une condition de laissés-pour-compte dont lui-même fait partie.